Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 8 janvier 1941. — N° 25.

ABRI POUR DEUX CŒURS

par Claude FLEURANGE

(Suite du feuilleton commencé dans le GRAND ECHO DU NORD*)*

— Pourquoi pas ? dit-elle.

— Si nous obtenions cela, poursuivit le brave homme, Philippe pourrait très bien demeurer notre locataire, sans compter que la saison s'avance et que la villa me restera sur les bras. Tout cela par ta faute, petit monstre... Ah ! tu souris... Je vois que cela va déjà mieux. Veux-tu que me charge de parler à Philippe, de lui expliquer ?

— Non, papa. J'aurai ce courage. Il comprendra très bien. Il est très intelligent, plein de tact et certainement très sûr en amitié.

— Bigre ! Tu lui trouves bien des qualités, maintenant que tu ne l'aimes plus.

— On est plus lucide, papa, quand l'amour cesse d'être en jeu.

— Bien dit, petite ! D'ailleurs, si tu veux, mon avis sincère, sache que j'ai souvent trouvé que vous vous comportiez bizarrement, tous les deux, pour des fiancés. Tu n'était pas toujours aimable, avec lui. Et les rappels à l'ordre que je lisais dans ton regard, quand je m'aventurais à faire allusion à votre mariage...

— Tout cela est déjà le passé, papa.

— Et l'avenir ?...

— Nous en parlerons un autre jour...

Francette allait se dérober. Son père la retint et, content de lui :

— Puisque tu viens de me faire une surprise — et une surprise de taille ! — je t'en ai réservé une, moi aussi.

— Laquelle ?

— Tu sais que notre vieux poste de radio était détraqué. C'est Bon-Gros qui, en voulant le réparer, avait achevé de le mettre hors d'usage. Il n'en fait jamais d'autre, celui-là. Cela te privait de ne plus pouvoir suivre les concerts. Eh bien, j'ai commandé un autre poste, muni des derniers perfectionnements. On nous le livrera bientôt. Contente, Francette ?

— Ravie, papa !

— Moi aussi. N'est pour les informations que la radio m'intéresse. Une bien belle invention. J'ai beau y être accoutumé, cela m'émerveille toujours que, d'une petite boîte, en tournant des boutons, on puisse faire sortir des voix, des chants de la musique. On se fait l'effet d'un magicien, quand on capte ainsi les invisibles ondes, ces ondes qui à toute heure passent autour de nous, nous pénètrent et nous traversent sans que nous nous en apervions...

La jeune fille disparaissait. Mais les derniers propos de son père semblaient avoir fait grande impression sur elle.

La porte franchie, elle s'immobilisa un instant et murmura pensive :

— Des ondes...

Elle pensait à ce hasard prodigieux — car là, c'était bien le hasard qui était en cause — qui avait voulu qu'elle fît choix du nom de Philippe de Raulmy pour le développement de la comédie imaginée d'accord avec Jean-Loup.

Pourquoi ce nom-là et pas un autre ? Ne fallait-il pas croire qu'au travers des espaces, la pensée de Philippe était arrivée jusqu'à elle, portée aussi par de mystérieuses ondes ? N'était-ce pas parce qu'alors il l'aimait, qu'elle avait ressenti le besoin instinctif de l'évoquer, alors qu'en réalité il n'était rien pour elle ?

— Peut-être ! soupira Francette.

Un autre doute était dans l'esprit de la jeune fille. Allait-elle retrouver Philippe de Raulmy, là où elle l'avait abandonné, deux heures pas tôt ? S'il était parti, quand et où le reverrait-elle ? A quel moment pourrait-elle s'acquitter de la mission dont elle n'avait pas voulu que son père se chargeât lui-même ? Devrait-elle attendre au lendemain ? En ce cas, que dire à Jean-Loup, ce soir, lorsque, fidèle à sa promesse, elle irait à sa rencontre ? N'était-ce pas un véritable ultimatum qu'il lui avait adressé, en ne lui accordant que de très courts délais pour obtenir que Philippe quittât à jamais Ecouflant ?

Francette, arrivée au milieu du verger, en était là de ses pensées, quand elle s'entendit interpeller par la voix bien connue de la grosse Panchon.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire qu'à rêvasser, Mademoiselle, vous feriez bien d'aller « serrer » du cresson, pour ma soupe de ce soir. Moi, ça me fatigue de me baisser. J'ai les reins tout en bois ! Ne sourlez pas. Vous verrez ça, quand vous aurez mon âge...

Tout en parlant, la servante avait tendu à sa jeune patronne, dont elle quittendait même pas l'acceptation, un vieux couteau ébréché et un énorme panier à salade.

— Soit ! dit Francette, en s'emparant des deux objets.

Elle connaissait bien cette cresonnière naturelle, qui se situait dans un creux de terrain où cheminaient sournoises des eaux de ruissellement. Tout le village venait s'approvisionner là en ce « frais cresson bleu » dont a parlé le poète symboliste Arthur Rimbaud. Cette verdure humide échappait aux regards des non-initiés. Elle était plaisamment perfide. Que de promeneurs, croyant le passage libre, s'y étaient embourbés !

La cresonnière avait une autre particularité, une particularité que n'ignorait pas Francette et qui peut-être, venait de peser dans la docilité qu'elle avait apportée à se substituer à Nochon : l'endroit était visible des fenêtres de la villa occupée par Philippe de Raulmy.

Cinq minutes plus tard, la jeune fille se trouvait à l'œuvre. Son panier posé près d'elle, elle choisissait les plus belles touffes, tout en avant soin de ne pas trop avancer, de peur de macuier ses petits souliers blancs.

Le secret espoir qui l'avait guidée là allait-il se réaliser. Elle doutait. Pas bien longtemps... Une voix d'homme [illegible]

— Qu'est-ce que vous faites, mademoiselle Francette ?

— Vous le voyez ! se contenta-t-elle de répondre, en relevant le visage vers son interlocuteur.

Philippe de Raulmy était à trois mètres d'elle, de l'autre côté du ruisselet. Il expliquait :

— Je vous ai aperçue, de ma fenêtre. Je n'ai pas hésité à accourir.

— N'approchez pas ! Vous allez prendre un bain de pieds ! conseilla-t-elle vivement, en éclatant de rire.

Elle ajouta, mesurant du geste la distance qui la séparait du jeune homme :

— C'est trempé là-dessous. Quand on n'est pas du pays on s'y laisse toujours prendre...

— Grand merci ! dit Philippe. Moi qui, justement, étrenne des espadrilles...

Il montrait d'éblouissantes espadrilles de toile bleue qui tranchaient sur le blanc immaculé de son pantalon, car, quel que fût son goût pour la vie champêtre, il n'oubliait pas d'être extrêmement coquet.

Francette allait reprendre sa moisson quand Philippe de Raulmy parla à nouveau, mais d'une toute autre voix. La jeune fille retrouvait chez lui l'accent d'émotion où, tout à l'heure sous la charmille, elle avait vu le gage d'une évidente sincérité.

— Figurez-vous, Francette, qu'en vous voyant vous diriger vers ma villa je me suis imaginé que vous veniez d'apporter votre réponse.

— Ma réponse ?

— Dame !... Quand un homme a l'audace d'avouer son amour à une jeune fille, tout ce qu'il dit équivaut à une question. La question appelle à une réponse. Il arrive que la jeune fille prenne le temps de réfléchir. C'est peut-être ce que vous avez fait. Alors... cette réponse ?

Philippe semblait de plus en plus ému. Quant à Francette debout à présent, elle donnait l'impression d'être engagée dans une joute où elle ne devait pas permettre à l'adversaire de conserver l'avantage.

Elle leva cranement la tête et bien décidée :

— J'ai déjà oublié tout ce que vous m'avez dit. Je me souviens seulement que je vous avais fait une promesse. Cette promesse j'entends la tenir et vous apprendrez enfin pourquoi vous avez pu avoir l'impression, en arrivant ici de n'être pas tout à fait un étranger pour mon père.

De peur d'être interrompue Francette enchaînait vivement :

— Papa — vous savez qu'il a parfois des idées bizarres — s'était mis en tête de me marier à tout prix avec le premier venu. Pour lutter contre cette marotte, j'ai bien été obligée de lui faire croire que mon cœur était déjà pris. Mais il fallait consolider cette fable et citer un nom. Comme votre nom était venu à mes oreilles, à Nice, je l'ai utilisé sans pouvoir soupçonner un seul instant que vous apparaîtriez un jour. Mon père a ajouté foi à ma ruse. Voilà. Vous connaissez toute l'histoire.

Philippe, un moment surpris insinua :

— N'avez-vous rien oublié, mademoiselle Francette ?

— Si ! Et vous faites bien de m'y faire songer. J'ai oublié de vous dire que mon mensonge n'était qu'un demi-mensonge car, en réalité, j'aimais quelqu'un... quelqu'un en qui mon père se refusait à voir un fiancé pour moi.

— Et ce quelqu'un ?

— Mon cousin Jean-Loup !

Cette fois, Francette croyait bien avoir tout dit. Elle en éprouvait un grand soulagement. Le temps n'était déjà plus où elle avait redouté que Philippe de Raulmy, une fois en possession de son secret n'en usât vilainement contre elle. Elle avait reconnu sa loyauté. Elle lui faisait confiance.

Ce qu'elle découvrit, tout d'abord, chez le jeune homme, ce fut le sourire railleur qu'il adoptait parfois. Puis elle l'entendit qui soulignait :

— Permettez-moi de m'étonner. Je croyais que votre cousin avait lié sa destinée à celle de cette Dorine...

— Dorine n'existe pas ! coupa nettement Francette. Elle a été inventée elle aussi pour les besoins de la cause. Mais Jean-Loup s'est montré plus avisé que moi. Ce personnage de Dorine Arletières, il l'a inventé de toutes pièces. Plus exactement, il l'a pris dans l'œuvre d'imagination d'un romancier.

— Parfait ! murmura Philippe sur un ton indéfinissable, tandis qu'il détournait son regard de celui de Francette et fixait obstinément ses belles espadrilles.

Puis ébauchant des gestes sans signification, il parut discuter avec lui-même.

— Evidemment... puisqu'il en est ainsi... dans ces conditions... il ne me reste plus qu'à m'en aller. J'aurais même mieux fait de ne jamais venir !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire Philippe ! Mon grand tort, voyez-vous a été de ne pas vous confier toute la vérité, dès le premier jour. Bien des malentendus eussent été évités... Mais je vous connaissais mal. Vous n'aviez pas encore conquis mon estime, mon amitié.

— Et maintenant, Francette.

— Maintenant, j'ai... j'ai beaucoup de sympathie pour vous. Vous n'êtes responsable en rien de tout ce qui s'est passé. Si quelqu'un est coupable, c'est plutôt moi.

— Vous êtes gentille de me parler de la sorte. N'empêche que je n'ai plus qu'à faire mes bagages. C'est bien votre avis ?

— Oui...

(A suivre).

Imp. du *Journal de Roubaix*, 71, Grande-Rue

Le gérant : RAYMOND PASCAL.

Au fond de la mer

Il était une fois un humble pêcheur qui vivait au bord de la mer dans une modeste cabane. A quelque distance de là, se dressait le village où il était né et son existence d'obscur labeur ne lui avait pas permis jusqu'alors de voir de ses propres yeux un autre aspect de notre vaste monde.

Ah ! l'envie ne lui en manquait certes pas !... Souvent, des matelots de passage l'éblouissaient de leurs merveilleux récits et, alors que lui enviait désespérément leur perpétuel vagabondage, eux, au contraire, s'attendrissaient à l'idée d'une vie bien tranquille, quelque part au bord de cette mer immense qu'ils ne sauraient toutefois renoncer à voir.

C'est ainsi qu'un jour, en s'éveillant, le pêcheur trouva au ciel un aspect inaccoutumé. Le soleil, caché derrière les nuages gris, semblait bouder et un calme étrange regnait sur la mer qui pouvait être comparée à un lac gigantesque.

Neanmoins, le pêcheur mit à l'eau sa petite barque et partit ainsi qu'à l'ordinaire, maniant les rames d'un bras vigoureux. Avec cette absence complete de vent, il n'y avait, en effet, aucune possibilite d'utiliser la voile.

Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit ou il pensait jeter ses filets, le pecheur cessa de ramer. Toujours le meme calme et le meme silence. La-bas, au loin, la côte semblait tres pres de disparaitre derriere un rideau de brume légère.

Lentement, le pêcheur se mit a préparer ses filets, tout en considerant la mer avec une certaine inquiétude. Jamais encore il ne lui avait vu cet aspect. Cela pouvait-il annoncer quelque cataclysme ?

Au moment ou notre héros allait jeter un filet, des ondulations parcoururent la surface liquide jusqu'alors si unie. Et il vit apparaitre plusieurs êtres bizarres possédant une multitude de nageoires et une trompe ridicule sans cesse en mouvement. Ils entourerent la barque, regardant le pêcheur avec des yeux ronds, puis ils se mirent a rire en se poussant les uns les autres.

— Eh ! Eh ! Que viens-tu faire la ? demanda enfin l'un d'eux.

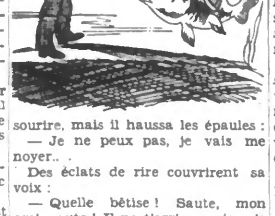
Ebahi, le pêcheur en laissa tomber son filet.

— Hem... fit-il, pas du tout rassuré... je suis venu pour pêcher. C'est mon métier, mon gagne-pain.

Les petits êtres à trompe s'agiterent.

— Quelle vie monotone ! s'écrierent-ils. Ah ! si tu savais quelles merveilles se trouvent au fond de la mer, dans notre royaume ! Voudrais-tu les voir ?

Tenté, le pêcheur eut un bon



sourire, mais il haussa les épaules :

— Je ne peux pas, je vais me noyer...

Des éclats de rire couvrirent sa voix :

— Quelle bêtise ! Saute, mon ami, saute ! Il ne t'arrivera rien de fâcheux. La protection du maître de la mer sera sur toi.

Dès lors, le pêcheur n'hésita plus et, prenant son élan, il piqua une tête dans les flots. Les petits génies le soutinrent jusqu'à son arrivée au fond et, une fois assis sur un sable fin et doré, il s'aperçut qu'il n'était nullement incommodé et qu'il pouvait très bien vivre sous l'eau, en dépit de ce qu'il avait pensé.

Des nuées de petits poissons vinrent tourner autour de lui, l'examinant avec curiosite et il dut en écarter quelques-uns pour pouvoir se lever et se mettre en marche. Un petit bonhomme à trompe était resté avec lui pour le guider.

Il arriva ainsi à l'entrée d'un magnifique palais de corail rose ou se tenait le maître de la mer, verdâtre et monstrueux, mais bienveillant et très affaire pour recevoir son hôte. Un grand diner fut offert à la cour en l'honneur de cet humain descendu au fond de la mer. Parmi l'assistance, composée de créatures plus bizarres les unes que les autres, le pecheur remarqua de charmantes sirenes, filles du maitre, et leur aspect humain l'engagea a converser avec elles. Il ne mangea guère, car les mets qu'on lui présenta ne pouvaient être absorbés par lui : algues mélangées de sable, puces de mer et vers de vase.

— Reste donc avec nous, disaient les gentilles sirènes, on est bien mieux ici que là-haut, sur cette terre si sèche, où souffle un tel vent.

Le pêcheur ne disait rien. Il avait faim et soif. Il ne pouvait manger cette nourriture et, pour ce qui est de boire, personne ne savait ce que cela voulait dire, et pour cause ! Le malheureux était dépaysé.

— Je sais que tu veux nous quitter, dit alors le Maître, mais sache que le temps passe bien plus vite ici que sur la terre, ce qui veut dire que cela fait trente ans que tu as quitté la terre. Je puis te faire reconduire, mais tu te retrouveras devenu un vieillard.

— Tant pis, répondit le pêcheur, car je ne puis vivre d'une vie qui n'est pas la mienne.

Et il se retrouva brusquement devant les ruines de sa pauvre maison, voûté lui-même, les cheveux blancs et le front lourd, heureux d'être de retour, mais ayant sacrifie stupidement ses plus belles années en satisfaisant sa curiosite de l'imprévu...

LAMOUCHE.

Les phrases historiques

Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur.

Le duc de Mayenne, qui venait de prendre à la mort d'Henri III le titre de Lieutenant général de l'Etat, avec l'aide du roi d'Espagne, s'efforçait d'empêcher Henri IV de prendre possession de son royaume. A la tête d'une armée de ligueurs, il livra bataille plusieurs fois aux soldats d'Henri IV, mais ce dernier le battit à chaque rencontre.

A la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590, le roi de France possédait une

armée moins nombreuse que celle de son adversaire, mais néanmoins il gagna la bataille. La veille de ce jour, il écrivait à un de ses compagnons, Rosny : « Je m'assure que vous eussiez eu du regret toute votre vie de ne vous y être trouvé. Pourtant, je vous avertis que ce sera pour demain, car nous sommes si près les uns des autres que nous ne nous en saurions plus dédire. »

Avant la bataille, il s'adressa à son armée : « Mes amis, dit-il, si vous perdez vos drapeaux, le panache blanc que vous voyez à mon casque vous en servira. Suivez-le, vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur. »

Henri IV, après avoir pris les dispositions les plus habiles, se battit comme un soldat. Le comte d'Egmont, général des troupes espagnoles, fut tué dans ce combat qui eut de bien plus graves conséquences que la victoire d'Arques. L'armée de la Ligue n'existait plus pour ainsi dire et Mayenne fut trop heureux de pouvoir se réfugier dans la ville de Mantes que le Béarnais ne tarda pas à assiéger et à prendre.

Les premiers travaux à l'aiguille

PENSONS A LA MAISON

— Peut-on savoir, Odile, quels sont tes projets pour le mois prochain ?

— Mes projets... Ceux de maman, tu veux dire. Eh bien c'est de m'emmener chez ma grand'mere.

— Ah ! mais ta grand'mere habite en pleine campagne ?

— Oui, et je me fais fête d'être au calme dans la grande maison familiale ou cependant la vie est si gaie, car j'ai une grand'mère très moderne, tu sais. Tout en vivant, comme tu le dis, sur un petit ton effrayé « en pleine campagne », elle est cependant au courant de toutes les nouveautés. Aussi vais-je lui faire un cadeau qui lui plaira certainement.

— Ah, et lequel, amie Odile ?

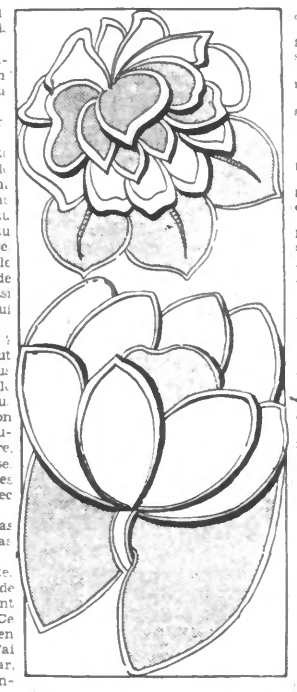
— Pour tout te dire, il faut d'abord que tu saches que nous vivons le plus possible dans le jardin. Nous y déjeunons, nous y dînons et à plus forte raison nous y goûtons, et c'est d'autant plus gai que grand'mère, aimant beaucoup la jeunesse, invite fréquemment des petites amies à passer la journée avec moi.

— Tout cela ne me dit pas quel est le cadeau que tu vas lui faire ?

— Regarde, petite impatiente. Je prépare tout un ensemble de dessous de verres. Ils seront précieux à l'heure du goûter. Ce sont uniquement des fleurs en organdi qui les composent ; j'ai choisi une rose et un nénuphar, mais leur variété peut être infinie...

— Oh ! mais dis-moi, gentille Odile, comment tu fais ce joli travail !

— Je dessine tout d'abord les pétales sur l'organdi, puis je les entoure d'un feston et je les découpe ensuite. Je les dispose de manière à imiter la fleur que je veux représenter et, après les avoir réunis au centre, j'ajoute les feuilles d'or-



gandi vert. Il faut, bien entendu, utiliser pour la fleur de l'organdi rose, jaune, vert ou blanc, ce qui sera plus gai pour la décoration de la table.

— Tu as eu vraiment une idée charmante, amie Odile et je suis sûre que ta grand'mère sera ravie du joli cadeau que tu lui destines !...

Le mauvais œil, le roi et le sorcier

Sur les bords du Limpopo vivait, il y a déjà pas mal d'années de cela, une tribu cafre, dont la principale occupation consistait à se chauffer au soleil, quand elle avait assez mangé et à manger, quand

elle en avait assez de se chauffer.

Le roi de cette tribu était un fort brave et digne homme, respecté de ses sujets, pour la façon aimable dont il savait rendre la justice et gouverner son petit territoire. Malheureusement, ce brave homme de roi avait un défaut, il était terriblement superstitieux. Un jour qu'il s'était apprêté pour aller à la pêche, il rencontra sur le seuil de sa case un vieux féticheur qui lui demanda l'aumône. Le roi qui était aussi quelque peu avare, fit semblant d'admirer la forme un peu bizarre d'un nuage et passa outre.

Mais arrivé sur le lieu de pêche, il eut beau prodiguer les appâts les plus fins, les vers les plus appétissants, les hameçons les plus aigus, il ne prit absolument rien, sinon une bonne insolation, pour être resté trop longtemps en plein soleil.

Rentré chez lui, il convoqua son conseil des ministres et dit : « Je sais pourquoi je n'ai rien attrapé à

la pêche. J'ai croisé un sorcier qui avait le mauvais œil et qui m'a jeté un sort. Courez, rattrapez-le, nous le jugerons et le pendrons ensuite ».

Le vieux sorcier qui ne pensait pas à mal, fut bien vite rejoint et amené devant le roi :

— « Ah ! Te voilà, bandit, mécréant, oiseau de malheur qui m'as fait rater ma pêche et me couvres de ridicule ! »

— « O Majesté, fit le sorcier, je suis très flatté d'être honoré par Elle d'un tel flot de paroles. Mais je me permets de lui faire remarquer que si quelqu'un a porté malheur, c'est bien Elle et non moi ».

Le roi qui aimait la justice s'écria : « Explique toi, vil imposteur ».

— Voilà, Majesté, vous me voyez ce matin en allant à la pêche : vous ne prenez rien et vous m'accusez de vous avoir jeté un sort. Soit, mais que dirai-je, moi, qui pour vous avoir simplement demandé l'aumône, vais être pendu ? »

— « Au fond, tu as raison, dit le roi. Je te fais grâce et t'invite à dîner ».

Rémi d'HAUSSOLFAT.

Mots croisés illustrés

Solution du problème précédent

C	L	O	C	H	E	T	T	E		R
R	E	T	O	U	R		O	T	E	E
E	G	A	L	E		E	T	E	N	D
P	E								L	O
U	R	I							A	V
S	E	N							F	I	T
C		T							O	D	E
U	R	I							L	I	E
L	A	M	E	N	T	A	B	L	E	S
E	V	E			O	R	G	U	E	
	E	R			M	I	E		S	E	S

Jeux d'esprit

Logogriphe

De cet instrument de musique
J'ai, — vous le ferez comme moi, —
Sans avoir le pouvoir magique,
Extrait ce qui suit, sans émoi :
— Un oiseau fier de sa parure ;
— Un indispensable aliment
Que nous mangeons à tout moment
Ce qu'il fait ponctuellement.
— Surveiller est dans sa nature,
— Le foi des forêts, on l'assure,
— Sur trois pieds, un département,
— Une pomme toute petite
Qui d'être rouge a le mérite,
Comme de plaire énormément.
— Un lac bien connu de l'Afrique,
Dont l'aspect serait magnifique,
Voyez du côté du Soudan.
— Puis douze mois exactement.

Charade fantaisiste

Lorsque l'on n'est plus un enfant
Et que l'on est devenu grand,
On en met de cérémonie,
Soit pour aller dans un salon,
Soit les jours de réception,
Dans quelque docte Académie.

Ce n'est qu'une lame de fer,
Plutôt longue, dont on se sert
Assez souvent, je vous l'assure.
Mais je conseille aux imprudents
De se défier de ses dents,
Dont dangereuse est la morsure.

Ce sont les « dodos » des moineaux
Et de tous les petits oiseaux,
Quels que soient leur nom, leur nature
Vous en voyez à chaque pas ;
Respectez-les, n'y touchez pas,
Par crainte de mésaventure.

Voilà bien le pays des ras !
(J'ai bien dit ras, et non pag rats).
Il ne manque pas d'importance.
En Afrique, il est situé,
Et tous ceux qui l'ont visité
Ont vanté sa magnificence.

Solution du problème précédent

NEUF

Pitche a de la fierté

ÉPHÉMÉRIDES DE L'ANNÉE 1940

JANVIER

2. — L'Angleterre déclare à vouloir substituer la Finlande dans sa guerre.

7. — En Finlande, défaite de la 44e division soviétique à Suoinossalmi.

14. — Fausse alerte aux Pays-Bas et en Belgique.

15. — Accord financier anglo-franco-turc. Prêt de 43.500.000 livres sterling à la Turquie.

16. — Déchéance des élus communistes en France.

18. — Réponse officielle allemande au Livre jaune français.

19. — Vote par le Sénat de la déchéance des élus communistes.

20. — Protestation américaine à Londres au sujet du blocus.

24. — Déclaration de M. Chamberlain sur la garantie franco-britannique à la Belgique.

29. — Discours radiodiffusé de M. Daladier : « La France est sûre de sa victoire ».

FÉVRIER

3. — Offensive soviétique contre la Finlande.

6. — Discours de M. Gœbbels en Allemagne sur la situation générale : « Il est désormais impossible de douter de la supériorité de l'Allemagne ».

9. — Déclaration de M. Cordell Hull au sujet de la prochaine enquête de M. Sumner Welles en Europe.

10. — Réunion de la Chambre française en comité secret. Vote unanime de confiance au cabinet Daladier.

13. — Grande offensive soviétique contre la ligne Mannerheim.

15. — Discours du maréchal Gœring : « Dans sa lutte économique, l'Allemagne est invulnérable ».

16. — Affaire de l'Altmark. Saisie du navire allemand par la flotte britannique dans les eaux norvégiennes. Protestation norvégienne à Londres.

17. — Repli des Finlandais.

24. — Discours de M. Hitler à Munich : « Nos adversaires n'ont pas la moindre idée de l'Allemagne d'aujourd'hui ».

26. — Prise du fort de Koivisto par les troupes soviétiques. Evacuation de Viborg.

— Arrivée de M. Sumner Welles en Italie. Entretien avec le comte Ciano et M. Mussolini.

27. — Message de M. Roosevelt au Pape.

29. — Discours radiodiffusé de M. Paul Reynaud. La guerre est une épreuve de force. Quand on entre en guerre on se rapporte au jugement de la force ».

MARS

1er. — Saisie de charbonniers italiens transportant du charbon allemand. Incident anglo-italien à ce sujet.

2. — Entretiens de M. Sumner Welles avec MM. Hitler, Gœring, von Ribbentrop, Hess.

— Discours du docteur Gœbbels : « Il est aujourd'hui impossible d'affamer l'Allemagne ».

3. — Protestation italienne, adressée à la Grande-Bretagne contre la saisie de charbons allemands destinée à l'Italie.

7. — Entretiens de M. Sumner Welles en France avec le président de la République, le président du Conseil et plusieurs membres du gouvernement.

— M. Sumner Welles remet à M. Daladier une lettre personnelle et confidentielle de M. Roosevelt.

10. — Demande d'armistice de la Finlande à l'U.R.S.S.

— Discours de M. Hitler à Berlin : « J'ai été prêt pendant des années à tendre la main au Monde pour une véritable entente. Mais le Monde a repoussé l'idée d'une réconciliation des peuples ».

11. — Entretiens de M. Sumner Welles à Londres avec le roi Georges VI, M. Chamberlain et lord Halifax.

12. — Négociations entre l'U.R.S.S. et la Finlande. Cessation des hostilités. Signature du traité de paix de Moscou.

16. — M. Sumner Welles est reçu par le roi d'Italie et M. Mussolini.

18. — Entrevue de MM. Hitler et Mussolini au Brenner. Aucune déclaration officielle.

— Réunion de la Chambre française en comité secret.

20. — Démission du gouvernement Daladier.

21. — Constitution du ministère Paul Reynaud.

22. — Déclaration ministérielle de M. Paul Reynaud à la Chambre.

— Accueil glacial du Sénat au nouveau gouvernement.

26. — Rappel de l'ambassadeur soviétique en France.

28. — Sixième réunion du Conseil suprême franco-britannique à Londres. Déclaration commune des deux gouvernements.

30. — Publication d'un livre blanc allemand sur la question polonaise et l'action de M. Bullit.

AVRIL

2. — Occupation de Vilna par les Lituaniens.

3. — Remaniement du Cabinet Chamberlain. M. Churchill demeure premier lord de l'Amirauté et préside en outre un Comité des ministres de la Défense.

— Fin du procès des députés communistes et condamnation d'un certain nombre d'entre eux.

— Déclaration du maréchal Gœring sur la situation générale. Discours à la jeunesse allemande : « Les forces armées allemandes, ayant leur arrière et leurs flancs assurés, font face, en un seul et ferme bloc, à l'ouest, à la Grande-Bretagne et à la France. C'est là que le coup décisif doit être porté. »

— Discours de M. Chamberlain au Central Hall : « M. Hitler a manqué la voiture ».

5. — Notes de la France et de la Grande-Bretagne à la Suède et à la Norvège sur la neutralité des Etats scandinaves.

6. — Discours de M. Koht, ministre des Affaires étrangères norvégien : « La Norvège ne peut servir les intérêts d'aucun belligérant ».

8. — Note des alliés au gouvernement norvégien.

— Pose de champs de mines par les Alliés dans les eaux territoriales norvégiennes. Protestation du gouvernement norvégien.

— Des forces navales allemandes se dirigent vers le nord.

9. — Occupation de la Norvège et du Danemark par les troupes allemandes.

— Premières hostilités en Norvège. Occupation de Bergen, Trondhjem, Eggersund, Oslo, Christiansand et Narvik par les Allemands.

10. — Bataille navale entre destroyers britanniques et allemands à Narvik.

11. — Constitution du gouvernement Quisling en Norvège.

— Discours de M. Churchill à la Chambre des Communes sur la guerre de Norvège : « M. Hitler a commis une grande erreur stratégique. »

13. — Mesures de sécurité aux Pays-Bas.

— Bataille navale à Narvik.

14. — Avance rapide des Allemands en Norvège.

— Débarquement des troupes britanniques sur divers points de la côte norvégienne, notamment près de Narvik.

16. — En Norvège, occupation de Kongsvinger par les Allemands.

— Réunion du Sénat en Comité secret à Paris.

— Discours de M. Paul Reynaud sur la guerre de Norvège : « La route du fer suédois est coupée ».

19. — Réunion de la Chambre en Comité secret. Vote de confiance à l'unanimité des 515 votants au ministère Paul Reynaud.

— Premier engagement entre troupes britanniques et allemandes près de Namsos.

20. — Débarquement de troupes françaises en Norvège.

— Violents combats en Norvège, à Elverum et Hamar.

21. — Occupation de Lillehammer par les Allemands.

23. — Occupation de Roeros par les Allemands.

— Démission du Cabinet Pierlot en Belgique.

26. — Maintien du Cabinet Pierlot en Belgique.

— Avance des troupes allemandes en direction d'Andalsnes et de Trondhjem.

27. — Publication d'un Livre blanc allemand et déclaration de M. von Ribbentrop sur l'occupation de la Norvège.

30. — Les Allemands établissent la liaison entre Oslo et Trondhjem.

MAI

2. — Réembarquement des troupes anglaises et françaises à Andalsnes et repli général des Alliés.

3. — Retraite et réembarquement des Alliés à Namsos.

5. — Capitulation des troupes norvégiennes dans la région de Roeros et reddition de la forteresse de Hegra.

10. — Grande offensive allemande sur le Front ouest, en Hollande, en Belgique et au Luxembourg.

— Démission du ministère Chamberlain. M. Churchill devient premier ministre.

— Remaniement du ministère Paul Reynaud.

— Débarquement des Anglais en Islande.

11. — Constitution du ministère Churchill.

— Les troupes allemandes franchissent la région du canal Albert.

12. — Avance rapide des troupes allemandes dans les Ardennes belges.

13. — Rappel de quatre classes et campagne contre le blocus en Italie.

— Avance des Allemands en Belgique et en Hollande.

14. — Entretiens Ciano-Poncet en Italie.

— Capitulation de l'armée hollandaise.

— Les Allemands atteignent la Meuse, de Liége à Namur et à Sedan. Violentes attaques de Longwy à la Moselle. Chute de Sedan. Destruction de l'armée Corap.

15. — Le gouvernement néerlandais et la reine Wilhelmine se réfugient à Londres.

— Les troupes allemandes franchissent la Meuse entre Mézières et Namur.

16. — Importante conférence militaire à Paris entre MM. Churchill, Daladier et Gamelin.

— Discours radiodiffusé de M. P. Reynaud : « L'ennemi a réussi seulement à faire au sud de la Meuse une large poche que nos vaillantes troupes s'appliquent à colmater. Nous en avons colmaté d'autres en 1918. »

— La poussée allemande s'accentue. Des éléments motorisés allemands percent le front entre Namur et Sedan.

17. — Ordre du jour du général Gamelin aux troupes françaises : « Vaincre ou mourir ».

— Les Allemands avancent au nord de Rethel et au sud de Sedan. Ils atteignent la région d'Avesnes et de Vervins. Occupation de Bruxelles.

18. — Remaniement du Cabinet Paul Reynaud. M. Reynaud devient ministre de la Guerre; M. Daladier, ministre des Affaires étrangères; M. Mendel, ministre de l'Intérieur. Le maréchal Pétain est nommé ministre d'Etat et vice-président du Conseil.

— Les Allemands atteignent la région de Guise et de Landrecies. Des colonnes blindées se dirigent vers l'ouest.

19. — Nomination du général Weygand en remplacement du général Gamelin.

— Effondrement du front français sur cent kilomètres au nord de l'Aisne.

— Les Allemands franchissent l'Aisne.

20. — Violents combats sur l'Aisne et dans la région de Saint-Quentin. Occupation d'Anvers.

21. — La poussée allemande entre Cambrai et la Somme s'accentue en direction de la mer. Occupation d'Arras et d'Amiens.

22. — Les colonnes blindées allemandes atteignent Abbeville et la côte de la Manche.

— Attaque aérienne dans la région parisienne.

23. — Bataille de Cambrai. Rupture entre les armées du Nord et les armées de la Somme.

— Les colonnes blindées allemandes atteignent Boulogne.

25. — Echec de la contre-offensive des Alliés pour rétablir les communications entre les armées du Nord et les armées de la Somme.

— Les Allemands occupent Saint-Omer.

26. — Révocation de quinze officiers généraux en France.

— Conférence Reynaud - Churchill à Londres. M. Paul Reynaud déclare au Premier anglais que la France sera bientôt obligée de déposer les armes. (D'après un communiqué officieux du gouvernement Pétain, le 26 juin 1940).

(A suivre).